Pédophilie : l'Eglise à l'épreuve

●●● ***Jerry Ryan***, *Chelsea (Etats-Unis)*

Après la récente crise des prêtres pédophiles, notamment aux Etats-Unis, le choc initial semble s'être atténué, du moins dans le sens que rien ne pourrait plus nous surprendre. Toutefois les effets secondaires persistent et vont probablement marquer l'Eglise américaine pendant longtemps.[1]

Maints prétendus experts, souvent autoproclamés, analysent les causes de ce scandale et prônent des solutions. Les conservateurs mettent en cause les réformateurs post-conciliaires, parce qu'ils auraient assoupli la discipline ; les libéraux jettent le blâme sur les structures hiérarchiques et cléricales, aménagées par des célibataires ; d'autres dénoncent la publicité excessive et souvent hypocrite des médias ; certains soulignent que le personnel de l'Eglise est dans une large mesure le miroir de la société dans laquelle nous vivons, et donc qu'il n'est ni meilleur ni pire que le reste du monde : que l'on pense, par exemple, aux « affaires » et aux dissimulations devenues si habituelles dans la vie politique et économique au point de constituer désormais une « donnée » de nos sociétés. Chacun a son bouc émissaire ! On comprend dès lors que dans le clergé et parmi les laïcs, des groupes se forment pour « reprendre l'Eglise » afin de la rendre démocratique. En effet, aux yeux de beaucoup, la hiérarchie a perdu toute légitimité.

Cette crise pourrait sans doute favoriser des changements dans les structures, accompagnés peut-être de schismes et de dissidences. Mais les réformes extérieures ne rejoindront jamais le problème de fond : l'image de l'Eglise a été brisée. Ce n'est pas seulement l'image de l'Eglise en tant que puissante force morale du pays qui a été brisée, mais notre propre image de l'Eglise, celle que nous avons de nous-mêmes. L'institution que nous aimions et chérissions tant est accusée, non sans raison, d'être une structure dépravée au service du crime organisé. C'est sidérant ! Pourtant, je crois qu'il faut y voir aussi un don de l'Esprit saint, dont les lumières ne sont « douces » que pour les saints et pour ceux qui ne savent pas de quoi ils parlent.

Les informations sur l'évolution sociologique du catholicisme aux Etats-Unis ne manquent pas. Elles mettent particulièrement en lumière une Eglise d'immigrants, proche des pauvres, protégeant leur dignité et leur identité, leur offrant une organisation qui leur tenait lieu de patrie et de refuge. Les immigrants s'identifiaient avec les clercs qui les représentaient et qui se battaient pour eux. Pour qu'ils puissent exercer leur rôle avec succès, il fallait qu'ils soient en position de force, et de fait ils l'étaient.

Les affaires de prêtres pédophiles aux Etats-Unis et dans plusieurs autres pays ont brisé l'image d'une certaine Eglise. On peut le regretter, on peut aussi y voir une épreuve salutaire, une invitation à retrouver le vrai visage de l'Eglise, qui a besoin d'être pardonnée pour pouvoir pardonner à son tour : le visage du Christ aux opprobres, humble et pauvre, qui prend sur lui le péché.

1 • L'Eglise catholique des Etats-Unis a présenté le 6 décembre son premier rapport sur l'application dans les diocèses des mesures pour lutter contre la pédophilie. Il en ressort que 90 % des diocèses appliquent la *Charte pour la protection des enfants et des jeunes,* adoptée à Dallas en 2002 (n.d.l.r.).

Des églises gigantesques ont été construites et un solide système éducatif a été mis en place ; bref, par leur réussite, les catholiques étaient devenus les héros du culte dans la société civile.
A ce propos, on peut se demander si le pouvoir et le succès sont bien compatibles avec la vérité enseignée, du moins inconsciemment. L'inadéquation ne serait d'ailleurs pas mauvaise en soi, du moment que l'Eglise est *dans le monde* et qu'elle est partie prenante de toutes les vicissitudes de l'histoire humaine. A l'origine, son rôle social a été supplétif, souvent dicté par les circonstances. Aujourd'hui, cette démarche n'est plus nécessaire, ni le pouvoir qu'elle impliquait. Ses fils sont respectés, leur dignité est reconnue et ils ont leur place dans la société civile. L'heure a sonné pour l'Eglise de redécouvrir sa vraie identité et de réapprendre que le Royaume *n'est pas de ce monde*.
En fait, l'image de l'Eglise brisée par le scandale des prêtres pédophiles est une fausse image. C'est celle de l'Eglise des kermesses et du Bingo, de l'Eglise des privilèges et des pompes, des Eminences et des Excellences, en somme d'une Eglise confite en dévotion, toujours prête à se justifier, faisant preuve d'un esprit de chapelle sur tous les plans : « Nous sommes la lumière du monde, que notre lumière brille devant tous ! »
Peut-être n'étions-nous pas conscients du masque que nous portions. De fait, nous sommes complices et partie prenante de la crise qui secoue notre Eglise : par notre fierté catholique, notre autosuffisance, nos complexes de supériorité, nos intolérances, notre prétention à être *le sel de la terre « number one »*, nous étions l'Eglise triomphante. Un bel anachronisme ! C'est le moins que l'on puisse dire en ce moment.
Cette Eglise doit mourir, son heure est venue. Assurément, personne n'accepte de mourir, et pourtant l'Evangile nous dit que si le grain ne meurt pas, il ne peut pas porter de fruit. En d'autres termes, ce que l'Eglise prêche à chacun de ses fidèles sur la nécessité de mourir *individuellement* pour accéder à la Vie, dans toute sa plénitude, ne serait-il pas aussi vrai pour elle-même *collectivement* ?
Charles de Foucauld disait que la grâce ressemble à la pluie. Aussitôt qu'elle commence à tomber, nous cherchons un abri. Peut-être devrions-nous nous laisser mouiller et revenir aux Béatitudes qui définissent le vrai visage de ce pèlerin qu'est l'Eglise.

Solidarité dans le péché

Il est clair que nous ne sommes pas, ici-bas, le cortège d'innocents, vêtus de blanc, qui suivent l'Agneau partout où il va. Tout compte fait, nous sommes une communauté de personnes brisées, en quête de miséricorde, et ce n'est que dans la mesure où nous accueillons cette miséricorde que nous formons la communion des saints.
Nous sommes tous des hypocrites. Si nous étions vraiment honnêtes, nous reconnaîtrions que notre médiocrité et nos ambiguïtés contredisent les idéaux de perfection dont nous faisons si facilement profession. Nous sommes des aveugles lorsque, satisfaits de nous-mêmes, nous nous complaisons dans notre vision des choses.
En tant que baptisés catholiques, nous sommes exposés à la Vérité dans toute sa plénitude et aux sacrements de la grâce. Tout cela ne nous rend meilleurs que dans la mesure où nous le vivons au plus profond de notre être. Avant d'être un privilège, le baptême est une terrible responsabilité. Nous croyons que l'Eglise - et l'Eglise c'est nous - doit être signe et sacrement de la Vie don-

née en abondance. Voilà pourquoi cette trahison collective, rendue publique, n'est rien de moins qu'un vrai sacrilège. Il y a ici une composante cruciale, souvent oubliée dans la masse des commentaires sur ce scandale. Chacun de nous partage le destin de ses frères et sœurs ; chacun est justifié par les *bons* et porte une responsabilité pour les péchés des *mauvais*. Chacun de nous a reçu un héritage de péchés, qu'à notre tour nous transmettons aux autres. Quand nous pactisons avec le mal au-dedans de nous, nous pactisons avec le mal en soi et nous le ratifions avec tous ses fruits. Nous devenons ainsi responsables du sang d'Abel, de l'apostasie des apostats, de l'Inquisition et de l'Holocauste, de l'hypocrisie des hypocrites et de toutes les abominations des prêtres pédophiles et des évêques qui se sont tus. Prétendre que le péché d'autrui n'appartient qu'à l'autre et que je n'en suis pas responsable constitue de fait un péché contre la communion.
Une telle considération ne relève pas de la poésie, ni d'une piété métaphorique. C'est une vérité de notre foi et nous ne pouvons nous tenir à distance pour jeter des pierres depuis l'extérieur. Si nous portions réellement les fardeaux les uns des autres, beaucoup de choses nous feraient honte ; mais en assumant notre part de responsabilité du péché des autres, avec tout ce que cela implique d'humiliations et d'opprobres, nous pourrions contribuer au pardon collectif.

Solidarité dans le pardon

Comme il y a une solidarité dans le péché, il y a une solidarité dans le pardon. Le pardon reçu par un seul rejaillit sur tous. Le pardon n'est donc jamais une expérience strictement personnelle ; il est une participation à la miséricorde généreuse qui enveloppe toute l'humanité. Dans la mesure où il nous a été beaucoup pardonné, nous obtiendrons encore plus de pardon, pas seulement pour nous-même, mais pour tous. Saint Jean nous raconte l'histoire de la femme adultère : Jésus défie ceux qui n'ont jamais péché de jeter à celle-ci la première pierre ; personne ne le fait, et Jésus non plus, car il prend son péché sur lui ; le péché de la femme devient le sien et est ainsi aboli.
Analogiquement cela vaut aussi pour nous, lorsque nous sommes l'objet de la miséricorde de Dieu. A cause de notre propre péché et de notre complicité dans le mal, nous ne pouvons pas assumer pleinement le fardeau des autres, même pas celui d'un seul, mais par notre compassion, nous pouvons participer à la purification et au pardon offerts à tous.
L'image de l'Eglise en pèlerinage est celle du Christ pèlerin, humble et vulnérable, image du Dieu invisible qui a pris sur lui le fardeau de tous, avec tout ce qu'il comporte d'indécence et d'obscénité. L'image de Dieu, c'est le corps mutilé que Joseph d'Arimathie a reçu dans ses bras. Nous ne sommes jamais plus en harmonie avec l'Esprit de Jésus que lorsque nous sommes humiliés et ridiculisés, dépouillés de nos prétentions et de notre vaine gloire, honteux et réduits au silence. Ce qui était vrai pour l'Israël de jadis l'est aussi pour l'Israël d'aujourd'hui. Les voix des prophètes surgissent des ruines, ces voix qui ne cessent de proclamer ces mêmes vérités éternelles, non pas avec le prestige, l'autorité humaine et le pouvoir politique dans lesquels l'Eglise s'est tant investie.
Tel Paul, faible et tout tremblant, avec la douceur et l'humilité du Christ, dans la puissance de la Croix, l'Eglise invitera les pauvres, les aveugles et les boiteux au banquet du Royaume, car elle n'est jamais aussi transparente que

lorsqu'elle reflète l'image du Crucifié bafoué et compté parmi les malfaiteurs. Identifiée à son fondateur, l'Eglise est pauvre, crucifiée, humiliée et persécutée, et les pauvres de la terre sont les sacrements de cette vérité.

Pour sortir l'Eglise de cette crise et rétablir son prestige d'autrefois, les « experts » réclament des chefs énergiques et des « décideurs ». Peut-être vaudrait-il mieux chercher des chefs humbles et lucides qui nous aident à *traverser* cette crise avec la force et l'espérance des Béatitudes, pour que l'Eglise puisse témoigner de la pauvreté et de la miséricorde de Jésus.

Le scandale actuel est trop souvent présenté comme un problème exclusivement clérical et hiérarchique, qui pourrait se résoudre en donnant plus de pouvoir aux laïcs. Mais remplacer l'arrogance cléricale par l'arrogance laïque ne résoudra rien. On court le risque de changer une classe par une autre, et qu'un groupe de laïcs plus bruyants, bien éduqués et aisés revendique le droit d'être la « Voix de l'Eglise » et tente d'imposer son programme. Tenir compte des laïcs signifie consulter en priorité les pauvres et les petits, « les sans voix », car c'est sur eux que l'Esprit repose de préférence pour révéler les secrets du Royaume. Le silence douloureux de la majorité des laïcs ne dit-il pas implicitement qu'ils considèrent cette situation comme une humiliation personnelle et rédemptrice ? Que leur amour et leur foi en ont été purifiés et qu'à leur tour ils vont purifier ? C'est là une sagesse digne de respect.

Ces remarques ne voudraient pas déprécier les analyses faites à d'autres niveaux, le questionnement sur les erreurs, la recherche de solutions, voire la colère légitime. Tout cela a son rôle. Mais je crois que toutes ces démarches exigent d'être entreprises à la lumière du mystère intime de l'Eglise.

Quelques remarques finales. Au cours du dernier Synode des évêques, un thème est souvent revenu : le devoir pour un évêque d'être *pauvre*, matériellement et spirituellement. On ne voit pas bien comment cette notion d'humilité épiscopale peut être perçue dans les titres honorifiques farfelus donnés aux évêques, dans les manifestations d'hommage qu'ils s'attendent à recevoir, dans leur mode de vie « princier ». Une chose est positive : ce que ces prélats n'auraient sans doute jamais cédé d'eux-mêmes leur a été enlevé. Ils devraient plutôt s'en réjouir. Helder Camara disait : « Nous, Eminences, nous devons être *éminemment* réformés ! » On peut aussi souligner que l'expression « vicaires du Christ » était à l'origine un titre donné aux pauvres.

La grâce

Ces réflexions ne sont pas une invitation à sombrer dans une culpabilité morbide ou dans le mépris de soi-même. Là où le péché abonde, la grâce surabonde. Le mystère de l'Eglise, reflet de l'Incarnation, est paradoxal. Si l'Eglise chante le *Miserere*, elle chante aussi le *Magnificat*, car, tout en étant des « pauvres pécheurs », nous avons reçu l'Esprit et nous participons de la vie trinitaire.

Les circonstances concrètes et historiques de l'Eglise à un moment donné détermineront lequel des deux cantiques prendra le dessus, même si tous les deux doivent être constamment en jeu. Mais il est toujours salutaire de se rappeler que tout en célébrant la miséricorde manifestée envers les pauvres, le cantique de Marie proclame aussi le renversement des puissants de leurs trônes, la dispersion des superbes, le renvoi des rassasiés.

J. R.

(traduction : Ann-Mary Redmond)